

Le wokisme, l'indifférenciation et la logique inversée de la victime expiatoire (par Olivier Klein)

par

Auteur Invité,

Mezetulle, 2 août 2025

<https://www.mezetulle.fr/le-wokisme-lindifferenciation-et-la-logique-inversee-de-la-victime-expiatoire-par-olivier-klein/>

Olivier Klein¹ analyse le wokisme, considéré en tant qu'idéologie, à la lumière de la théorie mimétique de René Girard dont il rappelle d'abord les éléments essentiels. La structure mimétique du désir est d'autant plus efficiente et violente que les agents se ressemblent, de sorte que « l'indifférenciation accélère le processus mimétique et son issue violente » ; le groupe échappe à l'auto-destruction par la désignation d'une victime expiatoire. « En visant l'effacement de toutes les différences quelles qu'elles soient, perçues comme discriminatoires », le wokisme accentue le mimétisme, installe la concurrence victimaire, et s'en prend alors à une nouvelle figure du bouc émissaire - l'opresseur - ce faisant, il restaure, en l'inversant, la logique sacrificielle.

Mezetulle reprend ici le texte publié le 18 juillet 2025 par la revue *Telos*² en remerciant l'auteur et *Telos* pour leur aimable autorisation.

La pensée de René Girard éclaire de façon pénétrante les dérives idéologiques du wokisme, ainsi que *les dangers profonds qu'elles induisent*. Le wokisme, entendu non comme simple vigilance éthique mais comme système idéologique visant à effacer toutes les différences perçues, peut être lu comme un épisode avancé de la dynamique mimétique. Ce que ce courant prétend combattre - la violence d'exclusion -, il la réactive, en l'inversant. Et ce faisant, il maintient une logique sacrificielle qui a jalonné l'histoire de l'humanité.

La théorie mimétique repose sur une découverte fondamentale : le désir de chaque humain n'est jamais autonome, quitte de tous les autres. Il ne préexiste pas au processus de socialisation de l'individu. Nous ne sommes pas nés en effet dotés de nos désirs, ni munis de nos courbes de préférence, comme le postulent certaines anthropologies individualistes ou écoles économiques. Nous désirons ce que l'autre désire, précisément parce qu'il le désire. Cet autre est envié et imité car l'on pense qu'il est, quant à lui, un être complet, sans manque. Alors que l'on ressent en soi-même un vide. Ce qui nous pousse à désirer ce que désire cet autre. Pour se définir soi-même. Pour être. Pour, en voulant ressembler à cet autre, en mimant ses désirs, tenter de combler son propre sentiment de vide. Ce caractère mimétique structurel du désir engendre des rivalités, puisque l'on désire ce que l'autre désire. Ce qui peut déclencher une violence qui est elle-même contagieuse. Elle peut se déchaîner au sein de l'ensemble du groupe humain et,

dans sa phase paroxystique, provoquer l'auto-destruction de la communauté.

Cette rivalité d'appropriation est d'autant plus forte lorsque les différences entre les membres du groupe s'estompent, car la logique mimétique s'emballe alors encore plus facilement et plus dangereusement. Chacun développe ainsi une volonté d'appropriation des objets convoités par l'autre ; l'autre, les autres, se comportant de même. Lorsque deux êtres se ressemblent trop, chacun devient en effet pour l'autre un modèle à imiter, un rival, d'autant plus redoutable que l'autre est presque identique. C'est la figure girardienne (et récurrente dans les mythes) du double mimétique, contenant intrinsèquement un fort potentiel de violence. L'indifférenciation accélère le processus mimétique et son issue violente.

Les différences - sexuelles, symboliques, culturelles - ne sont ainsi pas des obstacles à la paix. Elles n'entravent pas la prévention de la violence. Tout au contraire, les différences sont les conditions de cette prévention. C'est précisément là le nœud du paradoxe : l'égalisation forcée des conditions des humains, loin d'abolir les conflits, les attise.

Comment la « crise mimétique » qui se répand entre tous les membres de la communauté peut-elle, le cas échéant, ne pas conduire à l'auto-destruction du groupe ? Ce dénouement catastrophique peut être évité si la crise se résout par la désignation d'une victime expiatoire. Cette dernière canalise alors la violence de tous contre tous en une violence unifiée de tous contre un. **Le bouc émissaire** fait l'objet d'un processus, lui-même mimétique, de désignation quasi-aléatoire et résulte d'un consensus soudain quant à sa culpabilité, alors même qu'elle n'a aucun fondement réel. La

victime expiatoire emporte avec elle, par son sacrifice, la violence contagieuse qui s'était déchaînée entre tous et qui s'est polarisée sur elle. Dans les sociétés primitives, une fois la communauté ressoudée, la victime est sacralisée en tant que figure qui a permis de sauver le groupe. Le mythe naît de ce processus, dissimulant le mécanisme réel, tout en permettant la lecture si l'on se donne les moyens de le déchiffrer.

Le groupe humain, la société, met en place des stratagèmes afin d'éviter autant que possible la répétition de la logique destructrice de la crise mimétique. Dans *La Violence et le sacré*, Girard montre que les sociétés archaïques ont su contenir cette violence en instituant des différences, des rites, des interdits, qui contraignent le désir mimétique et limitent les possibilités de son développement catastrophique. À l'opposé de l'invention contemporaine du désir « libéré », supposé désaliéner les individus en les autorisant à échapper aux contraintes de la société. À l'opposé de la volonté de déconstruction des interdits. Ce « désir libre », autonome et sans entrave, est une illusion : il nie la structure mimétique de nos désirs. Donc le potentiel destructeur de ces désirs sans contrainte. C'est au contraire la civilisation, par ses médiations, ses règles et ses normes, qui peut entraver cette violence endémique.

Les différences - sexuelles, hiérarchiques, rituelles, symboliques - ne sont donc pas des vestiges archaïques. Elles sont, selon Girard, des instruments culturels de paix. **Dans les sociétés modernes, ce rôle est repris par la loi, l'État -qui s'est arrogé le monopole de la violence-, et les normes sociales.** Les différences demeurent, notamment économiques ou statutaires.

Mais, plutôt que causes d'oppression, ces différences, dans le monde contemporain qui est le nôtre, sont heureusement mobiles, évolutives, non figées, et deviennent ainsi moteurs du dynamisme économique, moteurs de croissance. Tout en jouant, dans une logique subtile, leur rôle de rétention de la violence mimétique. En outre, les rites et les interdits moraux dans la société moderne, bien qu'affaiblis, jouent encore un rôle utile et complémentaire dans la rétention de la violence.

C'est ici que se situe en toute clarté dès lors le paradoxe du wokisme. En visant l'effacement de toutes les différences quelles qu'elles soient, perçues comme discriminatoires, le wokisme cherche à déconstruire l'ordre existant pour **refonder la société sur un égalitarisme absolu.** Mais ce constructionnisme, fondé sur la recherche de l'indifférenciation, ne pacifie pas : l'indifférenciation en effet intensifie le mimétisme. Elle attise l'envie, la jalousie et *in fine* la haine. Et chacun cherche à défendre, voire à incarner, la victime la plus pure, et à la sacraliser. **C'est la logique contemporaine de la concurrence victimaire,** analysée par René Girard dans son livre *Je vois Satan tomber comme l'éclair* : « La victime est devenue le fondement absolu du jugement moral ».

Mais si tous sont victimes, dans ce monde de l'indifférenciation artificielle, construite, les barrières qui permettaient d'endiguer la violence sont détruites. Il faut alors trouver des boucs émissaires pour canaliser sur eux la violence ainsi induite. L'opresseur - figure floue mais nécessaire à la construction désirée - devient alors le nouveau bouc émissaire. L'homme, le blanc, l'Occidental, voire l'ancienne et séculaire victime expiatoire qui devient, par un

renversement de l'histoire, une figure de proue de l'opresseur, sont ainsi montrés du doigt. Le dominant symbolique est désigné à la vindicte. La logique du sacrifice revient ainsi en force, mais inversée.

Le wokisme, dans cette perspective, devient un compassionnalisme mimétique ignorant de ses propres ressorts. Il désigne en nombre les victimes, les sacralise et les fige dans leur statut en les assignant à résidence. Il construit des hiérarchies inversées où la culpabilité écrase la responsabilité. Où l'identité remplace l'acte. Où le déterminisme absolu refuse la capacité d'évoluer et de changer de statut. Ayant mis à bas les barrières civilisationnelles à la violence mimétique, la nécessité de la victime expiatoire revient donc. Mais on ne sacrifie plus la victime pour sauver la communauté : on veut sacrifier le prétendu dominant, désigné par les nouveaux inquisiteurs, pour racheter une faute collective supposée. Les barrières s'affaissent et la logique sacrificielle perdure. Dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Girard écrit que « le monde moderne est de plus en plus mimétique ». Le wokisme en est une illustration. Sous couvert d'une posture de pureté morale, il reproduit ce qu'il dénonce : jugement, exclusion, violence, sacrifice. La victime n'est pas abolie, elle est remplacée. Et plus cela se fait au nom du Bien, plus le mécanisme est dangereux. Le Mal - le principe de la victime expiatoire - prend ainsi l'apparence de la vertu.

Faut-il pour autant revenir aux anciennes hiérarchies ? Pas plus que Girard, nous ne le pensons. Nous devons reconnaître la dynamique du désir mimétique, contribuer à désarmer le scandale, à sortir du cycle de la vengeance. Cela exige de réhabiliter les médiations symboliques, les différences

structurantes et légitimes, les institutions qui empêchent la généralisation de la rivalité. Sans jamais pour autant légitimer les injustices. C'est ce qui distingue notamment l'égalité des chances de l'égalitarisme.

Sans différences, il n'y a que des rivaux. Et une société de rivaux, sans médiation et sans barrières culturelles, est une société prête à s'enflammer et à risquer l'explosion³. L'égalitarisme intégral, amenant l'indifférenciation généralisée, devient un ferment de défiance, d'envie mimétique décuplée et *in fine* de violence destructrice.

Notes

1 - Professeur d'économie HEC. Site personnel : <https://www.oklein.fr/biographie/>

2 - <https://www.telos-eu.com/fr/le-wokisme-lindifferenciation-et-la-logique-invers.html>

3 - Notons, toujours dans une lecture girardienne, le combat rivalitaire qui pousse à un impressionnant mimétisme des comportements aux États Unis entre les tenants du wokisme et ceux de l'ultra-conservatisme religieux. Les deux se jettent des anathèmes et expliquent qu'ils sont la victime de l'autre camp. La violence mimétique les fait interdire les livres de la partie adverse et définir les programmes d'enseignement en en supprimant ce qui contrarie leur vision du monde, avec une approche a-scientifique. Et les deux camps s'opposent ainsi avec une polarisation mimétique qui refuse tout échange, tout dialogue.

Sur des thématiques proches, on peut lire aussi :

« [Antiracisme, accusation identitaire et expiation en milieu académique](#) » par Catherine Kintzler

- « Cancel ! de Hubert Heckmann », lu par Catherine Kintzler
- « A propos du livre de Jean-François Braunstein 'La religion woke' » par Jean-Michel Muglioni
- « Une analyse durkheimienne du wokisme » par Daniel Baril
- « Le wokisme à la lecture de C. Castoriadis » par Quentin Bérard
- « L'entrisme sémantique du wokisme » par Nathalie Heinich
- « Wokisme et théorie critique de la race » par Thierry Foucart
- « Le maccarthysme est-il la chose du monde la mieux partagée ? » par André Perrin
- « Culture mondiale et griefs intersectionnels » par François Rastier